

Gabi Dewald

**La céramique
entre
joie et frustration**

ACS

La céramique entre joie et frustration

Exposé de Gabi Dewald,
rédactrice du «Keramik-Magazin»,
présenté à l'occasion de l'assemblée générale de l'ACS
du 13 mai 2000

Cette publication
nous a été traduite bénévolement par Madame Lucie Kauffmann-Meili,
traductrice attitrée du Musée de Carouge, et imprimée gratuitement par
l'édition Paul Haupt à Berne.

ASSOCIATION CÉRAMIQUE SUISSE
Oberstadt 8, CH-6204 Sempach-Stadt

La céramique entre joie et frustration

Je lis ici: «Gabi Dewald, experte et publiciste, parlera de la céramique entre joie et frustration.» Alors, suis-je la spécialiste de la joie ou de la frustration? Ou de la céramique? Non, c'est vous céramistes qui l'êtes. C'est donc vous, public expert en céramique, que je salue et que je remercie pour votre invitation - et comme je ressens la situation - de parler de la frustration générale et spécifique qui, me semble-t-il, est entretenue avec délectation chez les céramistes.

Afin d'étayer ce diagnostic, pressons sur quelques points névralgiques:

Point 1: La céramique est mal payée, ce qui blesse le sentiment de sa propre valeur (ce que ressent encore plus profondément l'homme devant son ordinateur) et ses douleurs convergent nettement vers le porte-monnaie.

Points 2: La céramique est considérée dans le meilleur des cas comme un art mineur. Ce qui entraîne un vague à l'âme général et un teint jaunâtre du visage lorsque le regard se tourne vers le marché de l'art.

Point 3: Si les céramistes sont déjà catalogués dans la caste des artisans, ils font eux-mêmes encore la distinction entre céramistes de pièces uniques, c'est-à-dire entre l'artiste (qui ne produit donc pas d'objets d'usage courant) et le simple potier. Résultat: de part et d'autre, attaques et piques, que l'occasion s'y prête ou non. Cette situation se retrouve, tout au moins en Europe, dans la plupart des pays d'amateurs de céramique alors que les Norvégiens et les Finlandais sont fortement aidés par l'Etat qui aspire aussi à nouer des liens sur le plan international.

Les structures ne sont pourtant pas si mauvaises que ça: Il existe partout une offre variée de formation, des écoles très diverses (qui collaborent de plus en plus entre elles), il y a des places d'apprentissage et des stages. S'y ajoutent des bourses, des conférences, des symposiums et des workshops. Partout il y a des concours (nationaux et internationaux), des foires, des galeries et des expositions dans les musées; il existe même des musées renommés spécialisés en céramique et un véritable raz-de-marée de marchés de poterie. On trouve dans tous les pays européens au minimum une publication spécialisée; des associations de céramistes existent au niveau national (p.ex. l'ACS) et des associations coopérant sur le plan

international (je pense à l'AIC). On organise constamment des expositions d'ensemble avec de volumineux catalogues, consacrés uniquement à la céramique. Ainsi, la céramique est mieux et plus largement représentée que tout autre artisanat. Il s'ensuit que la céramique, plus massivement que les autres, se bouscule sur le marché libre de l'art et qu'elle y est, entre-temps, même modestement, effectivement mieux représentée que les autres arts appliqués. Pourtant on entend de toutes parts «La céramique va mal». Ce que je trouve un non-sens absolu. Je vois toutefois que la céramique, après une phase persistante d'euphorie, dont la courbe montait depuis les années 60 jusqu'aux années 90, a atteint ses limites. Pour moi, la céramique n'est pas en crise aujourd'hui sinon que l'on ne peut plus longtemps ignorer la crise dans laquelle se trouve la céramique depuis des années. Et cette crise est avant tout et d'abord faite-maison. Avec un peu de chance, nous sommes arrivés à un point de non-retour. Et rien, d'après moi, ne pourrait être plus bénéfique.

Le «fait-maison» trouve pour moi son origine dans le refus des potiers, respectivement des céramistes, de décider clairement ce qu'ils veulent faire et produire et ainsi d'en endosser la responsabilité. Car il existe quand même le choix entre l'artisanat, donc l'art appliqué et l'art, donc la sculpture. Une décision complexe qui exige aussi et avant tout de s'informer sur ce qui se passe actuellement dans ces domaines.

Aujourd'hui, le nombre de ceux qui cherchent une place de formation est en diminution. Déjà l'on cherche désespérément - en tout cas en Allemagne, des potiers formés. Dans les écoles on regroupe des classes. Il n'y a presque plus de relève dans les organisations respectives, les marchés de poterie deviennent un rendez-vous d'alertes aînés. La poterie - en mieux faudrait dire son image - n'est plus en vogue. Ne s'intéressent à une formation de céramiste que ceux qui y rattachent, «d'une façon ou d'une autre», l'idée d'une existence d'artiste. Je prétends que beaucoup de ceux qui n'osent se présenter dans une académie d'art, cherchent ici une entrée plus facile pour s'insérer dans le monde des soit-disant arts libres. Si vous faites partie de ces céramistes qui disent d'eux-mêmes qu'ils font de l'art: Evidemment la céramique est moins cotée sur le marché de l'art que le bronze ou la peinture. Cette évidence est presque aussi ancienne que le soit-disant art céramique lui-même. Si vous faites partie de ceux qui ont choisi de produire des objets utilitaire, évidemment que personne ne vous paiera un vase pour le même prix que pour une sculpture ou un tableau. Le feriez-vous? Toutefois:

je présume que personne ne vous a forcé à faire ce que vous faites aujourd'hui. C'est votre propre décision qui vous a menés là où vous vous trouvez aujourd'hui. Il est absurde de vouloir rendre responsable maintenant quelqu'un ou quelque chose pour les difficultés qui y sont éventuellement créées.

L'euphorie des premières années

L'euphorie des années 70 et 80 est passée, c'est un fait. Lorsque les céramistes se sont libérés de la supposée contrainte de ne «pouvoir» créer que de l'utilitaire, des légions de potiers et de céramistes devinrent du jour au lendemain sculpteurs, ou plus exactement, lorgnèrent vers la sculpture. Les collectionneurs furent également enchantés; car cet art répondait beaucoup mieux à leur attente et était avant tout meilleur marché que ce que l'on trouvait sur le marché libre. Et au besoin pourquoi pas une fois une pomme ou une fleur...

Les galeries - qui étaient alors plutôt des magasins d'artisanat - et les musées d'art appliqué - participèrent à ce rebond de carrière d'autant plus volontiers qu'ils se sentaient naturellement d'une façon ou d'une autre anoblis et espéraient, comme les céramistes eux-mêmes, profiter de ce regain d'image. «L'art céramique» était définitivement né. Et attira par la suite des légions - du moins à mon avis - de céramistes sur un chemin sans issue. Par la suite, cet art céramique (quel non-mot! qu'est-ce que cela veut dire?) a été chouchouté et protégé, materné et félicité.

Aujourd'hui l'on voit avec un certain recul qu'une grande partie de ce qui avait été alors distingué, primé, acheté n'est tout simplement une camelote insipide, qui peut se mesurer à la plastique moderne et, qui plus est, a freiné toute évolution pour des années et des décades. Les acheteurs sont devenus plus exigeants et je prétends que cela ne peut être que bénéfique pour la céramique. Les céramistes qui veulent travailler comme sculpteurs devraient en tenir compte et travailler la qualité et ses exigences.

Est également passé le temps, où, dans le sillage de la révolution verte, le fameux «fait-main» et l'ambiance laine-de-mouton, tenaient la vedette - ce qui a également déclenché un véritable engouement pour la poterie. Le problème ici est que la plus part des potiers en activité sont issus de cette génération et refusent obstinément de

s'adapter au marché et au goût qui ont changé. Et quand ils le font, ils ne le font qu'à contre-cœur ce qui se reflète dans leur production.

Pourtant leurs produits sont des services au sens large du terme, c'est-à-dire que la raison d'être de leur existence est un besoin et celui-ci inclut - surtout lorsqu'il s'agit d'un objet artisanal - également un besoin d'esthétique: vous devez réagir - ou alors vous produisez à côté de ce besoin. Car ce ne sont pas les clients qui n'ont pas atteint leur but mais vous-même qui avez manqué ou mal interprété le but de votre profession. L'autre côté de cette médaille est que vous pouvez, par votre travail, influencer le goût, donc contribuer à développer le goût. Ceci ne veut pas dire que ce soit plus facile.

Personnellement je ne crois pas que le personal computer, tant vanté, facilite ou même révolutionne le travail de céramique. J'ai encore de la peine à comprendre le sens et l'attrait de ces «virtual pots» si ce n'est une incitation au jeu. Il m'est aussi incompréhensible pourquoi il est tellement «unbelievable» d'être en mesure de voir enfin quelle forme aurait une tasse balançant sur sa propre anse ou levant à deux centimètres au-dessus de la sous-tasse. Mais: Je crois que par exemple l'esthétique par ordinateur influence déjà profondément notre sens esthétique et l'apparence des formes dans la vie quotidienne. On doit prendre en compte que le monde de l'an 2000 est différent de celui de 1970 et que les besoins, comme aussi les besoins esthétiques, ont changé. Ceux qui créent pour les autres et aimeraient aussi leur vendre leur création, devraient non seulement tenir compte de l'esprit du temps mais encore le devancer un peu. Il y a de ceux qui suivent la mode et ceux qui la font. Et puis il y a ceux qui trouvent cela quelque peu suspect et incompatible avec leur honneur d'artisan.

Depuis 1960 au plus tard, la céramique connaît un clivage en deux courants: art et artisanat. Étonnement ces deux courants connaissent un développement parallèle bien qu'ils ont peu de points communs. Les potiers qui décidèrent de travailler comme artistes, créèrent des formes d'expression libre et des récipients uniques. Ils vendaient toujours davantage dans des galeries spécialisées à une classe moyenne plus prospère. Les potiers qui avaient décidé de continuer à produire de la vaisselle, faisaient des séries limitées et les vendaient dans l'atelier ou sur des marchés de poterie. Les premiers s'appelèrent dorénavant céramistes et sont accueillis dans des associations de céramistes comme par exemple l'AIC; les autres, qui continuent de

s'appeler potiers, ne le sont pas. En contrepartie, ces derniers sont restés beaucoup plus proches du peuple alors que ceux qui s'orientent vers l'artistique ne produisent que pour un public restreint de connaisseurs. Beaucoup essaient de se lancer dans la production de vaisselle comme gagne-pain et de créer à côté leur pièces uniques qui se vendent difficilement. Mais les deux courants connaissent d'abord une grande vague et la demande des produits comme celle visant la formation est remarquable.

Chemins sans issue et terminus

Aujourd'hui les deux courants se heurtent plus ou moins à un mur. Que c'est-il passé? C'est tout simple: C'est comme si le toit d'une serre est arraché: ce qui souffle soudainement ici est le vent rude de la réalité, la céramique s'est détachée du courant thermique aimable et temporaire de l'euphorie précitée et du circuit fermé. A cela s'ajoute que l'on a enthousiasmé beaucoup trop d'âmes crédules pour cette nouvelle méthode de formation artistique (ou quoi que ce soit) ce qui a eu comme résultat qu'aujourd'hui il y a beaucoup trop de céramistes indépendants par rapport à la demande.

Je crois que le plus important maintenant est de se demander ce que l'on veut vraiment et plus encore, ce que l'on peut vraiment. Et finalement: Si l'on peut en vivre. Malheureusement, les céramistes comme les artisans ont la fâcheuse tendance de se complaire dans une certaine approximation, esquivant les questions et cachant la tête dans le sable respectivement l'argile. - «C'est quoi ça? Un vase? Une sculpture?» - Silence - «Heu - d'une certaine façon - de la céramique». Ceci n'est pas une réponse, c'est une honte.

Nos structures et centres de formation encouragent malheureusement cette attitude. Résultat: une masse d'aspirants-artistes déboussolée, d'un autre côté la disparition totale de toute formation à l'artisanat et, de là, au savoir-faire. J'en ai marre de tous ces vases à rosés intitulés «Hommage à Giacometti» ou d'obscurs salmigondis en fourrure avec tasses sur plateau d'argent, présentés sous le titre «Installation Meret-Oppenheim» - pourquoi cette absurdité? Quand les critiques et critiques d'art égratignent de leur plume acérée l'ego des céramistes, ils ont raison. Nos centres de formation sont médiocres - ce que l'on peut constater lors de grands concours

internationaux: là ce sont presque toujours les bijoutiers qui remportent les prix. Pourquoi? A mon avis, parce que leur formation, le discours que l'on y tient, se préoccupent d'une façon plus offensive, plus engagée, plus affirmée et passionnante des questions de réalisation. «A chacun son métier» - les bijoutiers restent fidèles à leur métier par amour, pas par frustration. Et demandez donc une fois à des céramistes s'ils dessinent, s'ils font des esquisses, et de quelle manière et dans quelle dimension ils élaborent leurs projets. Comment se crée la vaisselle? Quelle idée a-t-on par exemple de l'architecture? La vaisselle est de l'architecture dans l'espace. Que sait-on des exigences ergonomiques? Un contenant correspond toujours au contenu.

Nos centres de formation sont aussi médiocres parce qu'ils ne préparent pas suffisamment les jeunes gens à ce qu'ils devront modestement gagner leur vie avec ce qu'ils produisent ici, où ils sont encore protégés: Et que se passe-t-il? Les artistes, bon - ils savent plus ou moins que leur art ne nourrit pas son homme et qu'ils doivent, pour s'en sortir, avoir une activité complémentaire comme nettoyeurs, remplaçants ou manœuvres sur un chantier. Mais les artisans: Ceux-là partent du principe qu'ils pourront vivre, après leur formation, de ce qu'ils produisent -... si c'est de l'artisanat.

J'exige des écoles qui mettent l'accent sur la création de séries limitées et la production d'objets utilitaires contemporains et de bonne facture que je prends tous les jours dans la main ou, mieux encore, que j'aimerais prendre dans la main. Je demande des enseignants qui ne considèrent pas la production d'objets utilitaires comme un mal nécessaire et une activité demandant moins de sens artistique et qui n'admettent pas cette manière de voir. Où sont les innovateurs qui voient l'énorme potentiel que l'on trouve dans la bonne création contemporaine? Où sont ceux qui réalisent qu'il est merveilleux d'éduquer nos sens, de les utiliser, de les provoquer avec qu'ils nous donnent dans la main?

Quand je regarde, comme au début de cette semaine à Vevey, les travaux d'élèves d'une école de formation - travaux qui n'étaient nullement de mauvaise qualité -, plusieurs questions se présentent à moi: à quoi cela sert-il? Avec quelles idées préconçues ces jeunes filles sont-elles venues ici? Que croient-elles produire ici? Et où pensent-elles pouvoir le vendre? Avec quoi pensent-elles gagner leur vie?

Pourquoi ne se sont-elles pas inscrites à une école des beaux-arts? Pourquoi n'a-t-on pas su les enthousiasmer pour les tâches créatives dans le domaine appliqué?

L'art est beau - mais demande du travail

Les potiers sont aujourd'hui toujours et avant tout des créateurs, des inventeurs. Il n'y a plus de tradition à laquelle on peut avoir recours dans le vieux sens du métier et la céramique en Occident a depuis longtemps plus rien à voir avec une production dans le sens d'un partage du travail. Il y a bien encore des traditions, qui peuvent être limitées à certaines régions, que je peux, comme céramiste, reprendre dans la création d'une manière toute nouvelle, personnelle et contemporaine. Qui crée aujourd'hui une forme, doit l'avoir imaginée avant, qui applique aujourd'hui un décor doit l'avoir auparavant étudié, essayé, rejeté, refait. Il s'en suit qu'aujourd'hui le potier doit non seulement maîtriser son métier mais doit avoir également une formation artistique. Ceci est un challenge, pas une humiliation. Et pourquoi diable cela serait-il plus ennuyeux que de réaliser pendant 3 ans des objets abscons et la plupart du temps personnalisés dont personne n'a besoin et encore moins envie et qui finiront comme nids à poussière. Il est évident que le créateur qui travaille dans l'art appliqué sera moins reconnu comme auteur que le sculpteur et cet anonymat est certainement difficile à supporter dans notre société d'hyperindividualisation. Mais ceci ne peut être sérieusement la base du choix d'un métier.

Malheureusement on se doit de dire aux potiers qui aiment à se blottir derrière leurs fours, que même la poterie n'est un abri sûr pour les nostalgiques qui n'aiment que trop se réfugier dans un mélange de maintien de la tradition, de feinté de l'artisan et la déclaration hypocritement modeste: «Je ne suis qu'un simple potier», évitant ainsi toute responsabilité. Bien sûr qu'il y aura toujours une demande pour la tasse à petites fleurs, le bol à café cuit en réduction avec un émail argileux ou le vase cylindrique au sang de bœuf. De même la pièce unique trouvera toujours des amateurs mais restera dans un «cercle fermé» assez restreint. Mais ceci ne peut servir de critère à la majorité de ceux qui veulent se vouer à la production d'objets utilitaires sensés.

Est-il donc raisonnable d'avoir des écoles spéciales pour céramistes? Le minimum serait une phase d'orientation d'un ou deux semestres après quoi les élèves choisiraient soit les arts appliqués soit la sculpture, il va de soi que des cours d'histoire de l'art, d'architecture et de design, de dessin feront partie du programme de formation des deux sections. Des sculpteurs doivent enseigner les sculpteurs et des professionnels d'art appliqué les professionnels d'art appliqué. Par ailleurs, des classes de céramistes devraient être rattachées aux écoles d'arts appliqués ou alors aux académies de beaux-arts.

A ce propos, je m'élève avec véhémence contre la hiérarchisation des termes beaux-arts et arts appliqués. Bien sûr qu'ils diffèrent car ils ont des buts totalement différents! Mais il est absolument superflu et plus que démodé de toujours invoquer l'élitisme culturel bourgeois du grand art dans sa tour d'ivoire et de décrire les artistes d'arts appliqués comme des gens qui n'ont pas réussi à aller plus haut! Ce faisant, on ignore l'immense exigence que représente leur travail! Ne vous laissez pas faire! Démontrez plutôt combien sont complexes, passionnants et variées les solutions intelligentes aux problèmes posés par la création d'objets!

A vin nouveau - tuyaux nouveaux

Je suis persuadée que c'est justement les arts appliqués qui prennent de l'importance dans un monde de plus en plus virtuel et qu'ils ne sont pas démodés comme on le prétend parfois. Ceux que l'on dit morts vivent plus longtemps! Si vous réussissez à faire comprendre la qualité exceptionnelle de l'objet fait à la main - à savoir d'une seule main - de l'objet qui, partant du matériau, prend en compte les besoins de l'utilisateur et qui acquiert par l'originalité du créateur une propre et surprenante individualité - si vous pouvez faire comprendre cela, vous vous serez rendus indispensables. Car je suis persuadée que l'envie de posséder un objet qui parle à nos sens ne disparaît pas, mais augmentera très rapidement. Et que ce que l'artisanat n'est plus en mesure d'assumer - pris comme il est dans la crainte de procédés de production et de calculs de revient - et que l'art ne veut pas produire, partant du principe que c'est l'affaire de l'artisanat. Cela provient d'un côté - comme l'artisanat - du matériau, et trouve l'origine de sa créativité dans une tâche concrète. S'y ajoute l'exécution artistique et donc très individuelle de ce thème concret. De plus, les artisans, comme leurs collègues artistes, défendent et exigent une notion

qui n'a plus cours dans notre vie. parce que hors de prix et non-rentable: le temps. Le temps qu'il faut pour l'aboutissement de ce qui a été entrepris.

C'est aussi le devoir des centres de formation d'instiller à ses élèves la conscience de leur propre valeur, comme celui des jurys, des galeristes et des musées d'apporter leur soutien. Je trouve toutefois que récompenser par un prix de 6000 ou 7000 francs une soupière, donc pouvant être reproduite, même présentant une forme spécialement travaillée, est un non-sens pur et simple et place le jury devant un dilemme insoluble (c'est arrivé il y a un an à Sarreguemines). Il manque ici tout simplement une relation. Mais. je trouve tout aussi insensé d'exposer des coupes, des vases et des carafes sur des socles et sous des vitrines: on ne peut attribuer un prix si important à un objet utilitaire ni l'exposer comme on le ferait pour une stèle ou toute autre œuvre plastique. Les objets ne se révèlent toujours que dans leur utilisation où apparaissent dans sa totalité leur originalité et leur valeur. C'est dans ce sens que je pense aussi au dernier concours de l'ACS qui avait pour thème le plat - dont je n'ai malheureusement que des photos. Je crois que le premier prix était doté de 3000 francs - une somme énorme si l'on songe à un prix de vente supposé très élevé ou au prix atteint lors d'enchères. Pour quelle coupe seriez-vous prêts à payer 3000 francs? Et ces plats étaient-elles vraiment si ennuyeuses ou devraient-elles être utilisées, placées dans des situations de tous les jours pour se rendre compte si elles sont «réussies»? Et lorsque Frank Nievergeit a regretté que Philippe Barde ou Jacques Kauffmann n'aient pas participé au concours, je pense que ces deux artistes ont définitivement opté pour la sculpture et ne s'occupent plus depuis longtemps du thème «objet utilitaire» et de ce fait, cela ne m'étonne pas qu'ils n'aient pas participé.

Et pour le dire encore plus simplement, je trouve que des plats ne sont pas à leur place sur un socle mais sur une table. Avec des verres et des fruits, du vin et des bougies. Comment se fait-il que des musées d'arts appliqués recouvrent n'importe quelle porcelaine d'hôtel lors de restauration souvent ambitieuses au lieu de travailler avec les artisans et les designers qu'ils exposent dans leurs murs? Pourquoi n'organise-t-on pas tous les trimestres pour les amis et mécènes du musée un «special dinner» pour lequel on créerait de la vaisselle spéciale sur un thème culinaire et que l'on mettrait aux enchères après? Pourquoi les galeries n'invitent-elles pas leurs bons clients à un banquet plutôt que de présenter les récipients sur un socle blanc? Ce pourrait être la même galerie qui d'habitude vend des œuvres

plastiques en céramique. Et pourquoi pas une galerie dans la vitrine d'un grand magasin alors que cette vitrine est elle-même espace d'exposition et d'action?

Dans ce sens d'un cadre élargi j'approuve également l'action exemplaire des céramistes de la Suisse orientale qui, il y a deux ou trois ans, avaient collaboré pendant plusieurs semaines avec un grand cuisinier. Conquérir de nouveaux marchés - pourquoi ne pas collaborer également avec l'industrie? A Francfort, une jeune céramiste donne l'exemple en créant d'une part ses propres récipients et dessine d'autre part des projets pour des catelles pour la «Deutsche Steinzeug» - et s'assure par une participation aux bénéfices une base solide d'existence. Alors pourquoi ne pas travailler dans son atelier et en même temps élaborer des projets sur ordinateur pour une production plus grande? Qui pourrait mieux faire cela que ceux qui connaissent à fond le matériau et les difficultés?

Mais avant tout, les céramistes doivent sortir de leur enclave de terre et de boue. La bouderie ne mène à rien. Quand des céramistes se comportent aujourd'hui comme des sculpteurs et ignorent que ce qu'ils créent était monnaie courante il y a trente ans dans toutes les foires d'art du monde, c'est entièrement de leur faute. Quand des céramistes décident toujours de produire des pièces uniques artistiquement travaillées, alors ils doivent savoir que cela aussi est et reste de l'art appliqué et n'est probablement acheté et reconnu que par un cercle restreint d'amateurs. Si des céramistes continuent tranquillement à produire et s'étonnent alors que personne n'ait envie d'acheter leur vaisselle, il serait temps qu'ils se mettent à l'écoute des gens qui ont aujourd'hui besoin de vaisselle et sont prêts à y mettre le prix.

L'argile n'est pas une matière facile, nous sommes d'accord. Mais, comme je l'ai déjà dit, celui qui a librement choisi ce métier ne devrait pas se plaindre après. Je suis persuadée que dans ce monde - qui croule sous les biens de consommation de masse - les gens recherchent les articles de qualité comme les céramistes sont capables d'en créer. C'est à vous qu'il appartient de reconnaître cette demande et d'y répondre.

Gabi Dewald

Lorsch, mai 2000